

Arrêt sur image bis (salut aux enfants tchéchènes)

Ginette Michaud

Number 200, January–February 2005

Les enseignements de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18797ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michaud, G. (2005). Arrêt sur image bis (salut aux enfants tchéchènes). *Spirale*, (200), 22–27.

ARRÊT SUR IMAGE BIS

(SALUT AUX ENFANTS TCHÉTCHÈNES)

« **L**ES ENSEIGNEMENTS de la culture » : ce titre, je dois l'avouer, me demeure encore obscur, rébarbatif même, et mes résistances à me rendre à l'invitation du comité de rédaction de *Spirale* — une revue qui a toutes les raisons de fêter avec fierté ses vingt-cinq ans d'engagement et de pensée critique dans le milieu intellectuel et culturel québécois : mais, justement, ces deux termes, intellectuel et culturel, peuvent-ils jamais aller ensemble sans peine au Québec? C'est peut-être notre question ici —, mes résistances, donc, ont été longues à céder. Elles ne se sont laissées surmonter, à vrai dire, que par mon désir de saluer avec gratitude *Spirale* d'être le lieu d'écriture et de réflexion qu'il reste de manière trop rare dans le milieu québécois. Et on ne s'étonnera pas que mon salut prenne aussitôt la forme d'un vœu pressant, plus pressant et inquiet que jamais en ces mois où le « rétrécissement de l'espace public », pour faire écho à l'expression sobre et mesurée utilisée par mon ami Georges Leroux lors d'une récente interview radiophonique sur les ondes de Radio-Canada, se fait sentir au Québec de toutes parts. Car plus que jamais, il est impératif de résister à certains « enseignements de la culture », à ce qu'on voudrait trop souvent, trop massivement, sans discernement, nous inculquer, nous imposer comme les seules formes de la culture ayant désormais droit de cité. On ne peut guère se dérober, me semble-t-il, à la nécessité d'une réponse particulièrement ferme, réaffirmant une autre idée de la culture (contre celle qui s'impose de force), cet automne, ici et ailleurs (la réélection de Bush ne laisse aucun doute, hélas, sur l'âpreté des combats qui auront à être livrés sur tous les fronts à la fois — onto-théologico-politiques, juridiques, militaires, pour nommer les plus graves — dans les prochaines années).

Ce n'est certes donc pas que le « thème » retenu pour cette livraison spéciale, soulignant conjointement le vingt-cinquième anniversaire et le 200^e numéro de la revue, n'appelait aucune réaction, bien au contraire. D'où venaient alors ces résistances (car elles étaient multiples, de plusieurs ordres, et j'ai décidé de me livrer à l'exercice de les démêler un peu, histoire d'y voir un peu plus clair)? L'une d'elles tenait sans doute à la crainte d'assombrir ce jour festif pour *Spirale* par une colère, une protestation, une dénonciation de plus, ce qui me faisait hésiter à juste titre, d'autant que le lieu et le

moment n'étaient pas des mieux choisis, ne rejoignant à *Spirale* que des lecteurs déjà convaincus, et aucun de ceux qui prennent ces décisions (des décrets plutôt) si désastreuses — mais le moyen de faire autrement? Comme l'écrit Michel van Schendel dans la présentation de ses *Contes de la colère triste* au sujet de l'impossible social qui nous désespère, « *Il faut au moins dire que cela est insupportable. Le dire de telle sorte que le sentiment de l'insupportable et la force avec laquelle il est ressenti soient réellement produits et signifiés* » (*L'Œil allumé*, VLB éditeur, 2004). C'est peut-être cela aussi qui me faisait peur : manquer de souffle, ne pas trouver la force, assez de force, pour donner souffle à cette colère que je ressens presque continuellement face à la culture au Québec, à son traitement médiatique, à sa perception essentiellement spectaculaire (à défaut de quoi, elle est frappée d'inexistence), à sa constante banalisation en divertissement. Car l'une de mes résistances — tenait justement au sens si limité que nous donnons au Québec à ce mot de « culture » qui est moins une idée, une pensée, une injonction qu'une chose toujours prête à s'objectiver (sinon à se marchander en industrie, en enseigne qui affiche et qui rapporte), à se manifester, à se matérialiser — à condition qu'on la consomme toujours plus vite, et que toute négativité, toute analyse, toute mise à distance, qui exigent nécessairement un autre temps, soient aussitôt absorbées, refoulées. En lisant le titre choisi par *Spirale*, je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qui le rendait lisible et intéressant à nos yeux, mais aussi, en même temps, je pensais à ce qui l'aurait rendu détonnant, ou peut-être même impossible dans une autre culture (la française, par exemple), je pensais à tout ce qui aurait donné à ce syntagme une tout autre inflexion, intolérable dans certains contextes, programmatique dans d'autres, signe de domination prétentieuse ou objet de désir, bref je me demandais comment ce mot même de « culture », si loin de faire l'unanimité ailleurs, demeurerait toujours pour « nous » (qui « nous »?) si peu conflictuel qu'on pouvait en faire un mot de passe, un titre de ralliement. À *Spirale* même, notre « mandat » s'affiche toujours aussi libéralement depuis vingt-cinq ans en couverture du magazine : « arts-lettres-sciences humaines » : en comparaison des enjeux du « monde », comment cette visée, portée par les meilleures in-

tentions, ne paraîtrait-elle pas en retard, quelque peu décrochée ou en décalage, un « monde à part » en quelque sorte, à moins qu'on ne mette au cœur de ces « Enseignements de la culture » les préoccupations de toute autre part du monde, opprimée, laissée pour compte, occupée, expulsée (l'Irak, le Soudan-Darfour, la Tchétchénie, la Palestine, Haïti, pour ne nommer que les points les plus souffrants), et l'on voit bien que ce seul rappel suffit à la fois à faire sauter le thème proposé par ce dossier et à nous faire obligation de répondre sans détour.

Mes résistances avaient aussi d'autres sources, plus profondes. Si je ne me sentais pas le courage d'écrire sur un sujet aussi vaste, c'est qu'il aurait exigé du temps et du mûrissement, autre chose que des remarques improvisées à la hâte faisant fond sur l'« actualité » la plus « immédiate » (c'est-à-dire réactivant les crises, les questions les plus anciennes, toujours irrésolues). Et j'avais, mes amis de *Spirale* le savent, des raisons plus sérieuses encore de me sentir découragée cet automne, ces dernières semaines tout particulièrement. Pas grand-chose, peut-être même rien à dire. Prête à renoncer à ce rien à dire même, pourtant peut-être plus essentiel à préserver que tout, puisqu'il est toujours, chaque fois, la condition radicale de l'écriture et de toute pensée. Un passage d'un texte de Jean-Luc Nancy m'a fait voir les choses un peu autrement. Au Collège International de Philosophie, à l'occasion de l'hommage rendu à Jacques Derrida le 21 octobre dernier, il avait, lui, choisi de partager avec tous un tel moment de doute et surtout la réponse que lui avait faite il y a plus de trente ans son ami, « avec brusquerie, presque fâché », quand il lui avait confié son découragement : « *Oui, je connais, ce sont des prétextes qu'on se donne pour s'éviter d'écrire.* » Commentant cette phrase qui avait alors fait sur lui si forte impression (la scène se passait autour de 1970), Nancy lui donna toute sa portée, un sens en extension, au-delà de tout sens, et justement au moment où les mots manquaient de sens, touchaient au fond et devaient être pensés comme ce fond, ou depuis ce fond : « *J'étais interloqué, et c'est pourquoi je n'ai pas oublié la phrase (lui, plus tard, l'avait oubliée). Je n'avais jamais imaginé qu'"écrire" pût être présenté comme une obligation à laquelle on pourrait chercher à se dérober. Je ne suis toujours pas sûr d'avoir bien compris, même si, selon l'expression reçue, "je me le suis tenu pour*

dit". Mais c'est resté comme un axiome, ou comme un impératif. Il ne faut pas s'éviter le risque d'écrire, le risque de chercher à noter ce qui ne l'a jamais été et ne le sera peut-être pas. Il ne faut pas se soustraire à être ainsi exposé au travers de ce qui peut apparaître et fonctionner — l'écriture — comme un instrument de puissance ou de complaisance. Car on ne peut pas et on ne doit pas se contenter de ce qui est déjà dit — il ne faut pas redire, mais dire à nouveau, toujours, et il n'y a jamais trop de voix » (Jean-Luc Nancy, « Trois phrases de J.D. », inédit, Collège International de Philosophie, « Hommage à Jacques Derrida », le 21 octobre 2004).

Si je cite ce passage — la phrase de l'ami, puis sa répercussion au long cours, la trace qu'elle a imprimée dans la vie de celui qui l'a reçue —, ce n'est pas seulement parce qu'il montre avec force, et de manière émouvante, cette résonance, mais bien parce qu'il est la métonymie même de la transmission, sous sa forme la plus oblique et secrète, la plus puissante : celui qui « donne » ne sait pas ce qu'il a donné, ni même qu'il l'a donné, il l'a oublié, cela doit même aller jusqu'à effacer toute trace en lui, alors que celui qui « reçoit » ne sait pas davantage ce qu'il a reçu, interloqué par cette parole coupant court à tout alibi à l'instant où

elle fut dite comme quelque trente ans plus tard, il demeure peu assuré de la comprendre (et ce n'est peut-être pas si important, après tout, de « comprendre » ce qui se transmet), accueillant cette parole énigmatique comme la loi, l'exigence même de l'écriture — et comme une règle (je n'oserais pas écrire : la leçon éthique), l'injonction politique même où chaque voix a le droit, le devoir, l'obligation de se faire entendre : une obligation qui passe outre, au-delà ou en deçà, qui va au devant du lien même (*ob-ligare* : ce qui passe l'assujettissement du lien même). Si je cite ce passage de l'éloge de Jean-Luc Nancy, si je souhaite le faire



Pierre Dorion, *L'atelier blanc*, 1984. Installation picturale

à mon tour passer de la scène privée, affectueuse, de l'amitié à celle de l'espace public où cette phrase fut redonnée, à la fois transmise et projetée, transformée, ce n'est pas pour faire disparaître ma voix derrière la sienne, mais au contraire pour faire sentir dans cette phrase, dite pour le disparu, dite pour disparaître elle aussi (mais pas sans laisser trace pour d'autres, qu'elle fera travailler, qu'elle mettra au travail), ce qui en elle redonne une voix, là où le silence menaçait de l'emporter sur le risque de dire. Ne pas s'éviter d'écrire, ne pas se dérober, ne pas se soustraire, et justement quand un abîme s'ouvre devant un « sujet » (c'est le cas pour moi avec cette question, « Les enseignements de la culture », où tout est « trop » : trop vaste, trop abstrait, trop informe, trop nébuleux pour que j'y trouve « prise »). Autre remarque désespérément encourageante de Nancy, quant à cet abîme : le « sujet », dit-il, « peut y sombrer, il peut au contraire y puiser une force renouvelée (en aucun cas il ne peut simplement franchir ni combler cet abîme) » (Jean-Luc Nancy, « Entretien avec Lorenzo Fabbri », *Liberazione*, novembre 2004). Sombrer, puiser : ce ne sont pas là deux temps distincts d'un mouvement qui pourrait être dissocié, des termes qui s'opposeraient, c'est au contraire le battement, la battue, le renvoi, la poussée de l'un à l'autre, de l'un dans l'autre qui importe et qui peut parfois, à l'insu, faire ressource pour l'autre.

Plonger donc, il n'y a de pensée, d'écriture que de cette plongée-là. Je reprends ma question : d'où venaient mes résistances, si ce n'est de l'expression même retenue comme le titre ou l'enseigne de cette livraison ? Car cette expression ne va pas sans ambiguïtés — une culture doit-elle, peut-elle être enseignée ? enseigne-t-on une culture ? mais aussi que fait-elle d'autre la culture que cela, s'enseigner (se thématiser, se formuler, s'exporter, se transiger : s'identifier), toute culture étant étymologiquement colonisation, comme l'a si bien rappelé Jacques Derrida dans *Le Monolinguisme de l'autre* (avec une mélancolie inconsolable, on se prend à se demander ce qu'il aurait fait, lui, d'un tel syntagme) —, elle s'entend immédiatement en plus d'un sens et laisse voir ses contradictions internes. Comme si, effectivement, il n'y avait d'enseignement de la culture que pédagogique, alors que c'est

bien cela qui vaudrait la peine d'être interrogé : « Quel rôle joue l'éducation ? La culture s'enseigne-t-elle (encore) ? Quelles leçons nous sont livrées par et à travers la culture ? Que nous dit-elle aujourd'hui d'elle-même et de nous-mêmes ? » Je reprends dans le désordre certaines des questions proposées par *Spirale*, destinées à nous faire « penser », mais quand je les examine, je suis tentée, en lectrice impertinente et dissidente, d'y relever certains pré-supposés, certains tours de phrase trop bien assurés, à savoir que la culture livrerait « leçon », serait censée « enseigner » quelque chose (toujours l'impératif pédagogique, ou herméneutique : décrire, analyser, expliquer, hors du sens point de salut), sans parler du « retour sur soi » ou « à soi » posé comme son inévitable trajet, bouclant toute échappée possible. La culture, quand il y en a, quand elle opère parfois dans une œuvre — pour laquelle aucun lecteur n'a encore été formé : car l'œuvre doit aussi faire cela, inventer un lecteur qui saura la lire (nos chroniqueurs si bavards, si suffisants, à qui on ne la fait pas, ont-ils jamais réfléchi sur cette aporie avant d'ouvrir la bouche ?) —, est justement effraction, sortie, excès quant à cette ipséité : lorsque (et ce n'est pas tous les jours) l'œuvre ou la chose de l'art surgit, cela justement ne « lui » revient pas, ni à « nous-mêmes », cela ne s'absorbe pas en elle, ne s'y approprie pas, cela ne nous parle pas « d'elle-même et de nous-mêmes », et surtout pas « aujourd'hui », sauf précisément à s'acculturer immédiatement, à se (laisser) prendre pour le « reflet » de l'« actualité ». Mais je laisse là ce fil, on voit qu'il me mène déjà beaucoup trop loin, qu'il passe les bornes de l'exercice, me poussant à m'aventurer sans précautions ni nuances, et à dire pourquoi ces mots, « enseignement », « culture » n'ont pas automatiquement à mes yeux, en dépit de leur noblesse nécessaire et supposée (et pourtant, cela n'empêche pas que je me plie à eux, que je négocie et que je me débats avec eux chaque jour, quand je franchis le seuil de ma salle de cours), d'attrait particulier, et encore moins lorsqu'ils sont accolés dans un syntagme qui, comme celui-ci, cherche à les faire tenir ensemble. Un intellectuel, un professeur, un écrivain qui dirait ici (disons, pour faire vite, au Québec) qu'il ne croit pas, en tout cas pas simplement à aucun de ces deux mots, et encore moins à leur consensuelle liaison, la-

quelle lui paraît suspecte, et qui ne tomberait pas par ailleurs dans l'anti-intellectualisme de bon (mauvais) aloi qui fait la loi, aurait-il quelque chance de se faire entendre ? (J'ajoute aussitôt : ailleurs qu'à *Spirale*, et en quelques très rares îlots ?) Je me le demande...

Ainsi, même si elle avait tout, cette expression, pour faire réfléchir, quelque chose en elle aura entravé et bloqué, ralenti et freiné l'élan de la pensée : quoi ? Je ne suis pas arrivée à cerner l'obstacle avec précision, au point que cette expression est devenue plutôt pour moi le symptôme d'une certaine inculture, d'une certaine impossibilité de la culture, et le « contexte » dans lequel elle tombe ces mois-ci n'est pas étranger, tant s'en faut, à ce qui la rend inapte à toute argumentation raisonnée. Comment en effet réfléchir, délibérer, soupeser les questions si sérieuses et si dignes d'intérêt de *Spirale* alors que s'accroissent sous nos yeux tant de signes touchant précisément tous les lieux où la possibilité même de cette transmission se joue : l'école au premier chef (les débats sur l'enseignement de la philosophie au cégep, la laïcisation en souffrance de l'école publique, en perpétuelle voie de déconfectionnalisation, les dictionnaires et grammaires qui ne font pas partie de l'« enveloppe » du ministère de l'Éducation consacrée aux manuels et livres de référence dans les écoles primaires...), la radio (la destruction de la chaîne culturelle de Radio-Canada, bande FM, qui a abruptement et arbitrairement fait taire la multiplicité des voix — de la musique classique, de la philosophie, de la littérature, des beaux-arts, de la danse, du cinéma, des sciences — au profit d'un soi-disant « Espace musique » qui correspond en tout point à l'homogénéisation qui sévit partout ailleurs), la télévision d'État (où la dernière émission « culturelle », vétuste certes et sans imagination, a elle aussi été sabordée pour un *Tout le monde en parle* où notre « Thierry Ardisson national » — l'antonomase traduit on ne peut plus éloquentement notre aliénation culturelle — nous permet de vérifier que tous les « acteurs » et agents de la scène culturelle sont bien les copies conformes des images qui placardent les pages dites culturelles du *Devoir*). Et je ne parle pas de la presse écrite, des faux essais qui se retrouvent dans cette rubrique fourre-tout (*Le Libéralisme du Gouvernement Charest*, par exemple), des *Lady Cartier* qui font la une du

Cahier des livres, des articles de plus en plus souvent repiqués aux agences de presse internationales, des photos d'auteur qui prennent tout l'espace en lieu et place de leurs livres (et quelles têtes, quelles œillades! qu'est-ce qu'ils nous vendent, au juste? et pourquoi l'écriture doit-elle être soumise à cette finalité : vouloir à tout prix rencontrer l'auteur « en personne »? était-ce la peine d'écrire pour aller ainsi s'épancher?). Tout ce que je relève ici à toute vitesse, par peur d'ennuyer (et d'abord moi-même), nous pouvons tous en faire le désolant constat : car rien ne nous aura paru plus vide, plus désertique que l'actuelle culture de la sur-enchère (rien de plus excitant, apparemment, que le Cirque du Soleil qui se tire en l'air sur un ancien site d'enfouissement de la carrière Miron, ou que l'« événement » si bien nommé *Le Désert*, installé, lui, autour de la cheminée de l'incinérateur désaffecté de la Ville de Montréal : les chroniqueurs ne se tiennent plus d'enthousiasme devant ces « productions culturelles », ces signes si concrets de « réussite », sans qu'à aucun moment le lieu même commande la moindre analyse, le moindre commentaire, pas davantage que les limites de toutes ces « entreprises culturelles » : et si, dans ce concert d'éloge (auto) promotionnel, une protestation venait à s'élever, où pourrait-elle encore se faire entendre, au juste?. À l'heure où, au Québec (c'était l'une des manchettes de cette semaine, celles qui passent trop vite pour qu'on s'en saisisse et l'analyse), un « fjord » n'a, de l'avis du promoteur (contredit par absolument personne), d'autre intérêt que si on peut le « développer » en « parc à jouer pour les familles » (son expression), on se demande, oui, quelle idée de la culture peut bien encore s'enseigner ici... Et je ne parle que des signes les plus gros (grossiers), les plus évidents, je pourrais, si j'en avais le temps et l'espace, relever bien d'autres indices, plus discrets, presque invisibles, mais qui n'en portent pas moins le refoulement, sinon la censure de l'écriture et de la pensée dans la « culture » telle qu'on aime trop souvent l'« enseigner » ici. De cette culture qui nous colonise et nous soumet, sans mot dire ni réplique, je ne donnerai qu'un exemple : dans un texte bref, cosigné avec Claude Lévesque et Georges Leroux récemment paru dans *Le Devoir*, jugé encore trop long alors qu'il faisait trois feuillets et demi à peine (une petite demi-page, quatre colonnes),

une seule coupure avait été signalée, qui touchait une parenthèse (les parenthèses, on le sait, sont toujours si secondaires, une vraie aubaine pour les relecteurs pressés : le malheur, c'est que celle-ci portait le plus précieux, et ne pouvait justement être coupée, sauf à retrancher le cœur du texte). Or, à y regarder de plus près, une douzaine d'interruptions avaient également été portées sans être signalées, modifiant invisiblement le sens de chaque paragraphe, coupé dès qu'il excédait plus de trois lignes (le texte original comptait quatre paragraphes et un envoi). Des phrases avaient été jointes sans raison, d'autres séparées sans plus de raisons, des paragraphes multipliés et reformés, un intertitre ajouté comme si on risquait de perdre le fil dans une oraison funèbre, bref c'était, à la lecture, rigoureusement le même texte et plus du tout le même texte. Voilà où nous en sommes réduits dans la culture *clip-pante* du Québec. Comment ne pas en avoir le souffle coupé, littéralement? Le texte était bien là, intégral, intact, tous les mots y étaient, mais plus la syntaxe, le rythme, les silences, la construction, le recueillement du texte : tout avait été retouché, sans qu'il y paraisse. On dira que c'est sans importance, puisque le texte a été publié. Je tiens pour ma part que ce genre d'intervention, d'altération invisible, au nom d'une certaine idée de la lisibilité est des plus graves justement parce qu'il est des plus courants (vitesse et production oblige) et qu'il porte atteinte à la possibilité même de protester, ne laissant plus d'espace — espace public subtilisé — que pour la colère rentrée. Il me choque profondément, comme le geste inconscient le plus impunément perpétré à l'endroit de l'écriture, qui est toujours de trop et peut donc toujours être coupée et coupée encore. (Me revient à l'oreille l'intonation triomphante de Marie-France Bazzo interrogeant Georges Leroux de manière si insistante lors de cette entrevue radiophonique, comme si elle était sûre d'avoir trouvé le bon filon pour le mettre au silence : « Mais où sont donc les intellectuels, les philosophes? Pourquoi fuient-ils l'espace public? » Peut-être le « formatage », le dispositif, le cadre qui moule toute parole selon le même modèle dans les « médias » eût-il dû être attaqué de front à cet instant même. Est-ce qu'il est encore possible d'écrire une phrase de plus de trois lignes? et un paragraphe de trois phrases? Qu'est-ce qu'elle

aurait répondu à Jacques Derrida lui disant : « Si je peux faire plus qu'une phrase... »?)

La dernière fois que *Spirale* ouvrait ses pages à un numéro « libre », c'était pour son vingtième anniversaire (n° 168, septembre-octobre 1999) : « L'état des choses ». Quand l'invitation à participer à ce 200^e numéro m'est parvenue à la fin du mois d'août, débordée et peu sûre de pouvoir cette fois répondre à l'invitation, je me suis dit, et ce n'était pas une blague, que je pourrais toujours faire reparaître le même texte, seulement corrigé d'un « bis », car rien, désespérément, n'avait changé entre-temps, même si l'état du monde s'était, lui, aggravé plus d'une fois. L'« actualité », en cette rentrée scolaire, était même, de manière particulièrement *unheimlich*, plus spectrale encore... Le texte paru dans ce 168^e numéro était intitulé, comme celui-ci, « Arrêt sur image », j'avais essayé d'y parler d'un tout petit, mais si bouleversant cahier de dessins d'enfants tchéchènes témoignant de leurs blessures de guerre, à l'évidence incarcérables pour un temps plus long que leur vie. Ce premier septembre 2004, un attentat « terroriste », préparé de longue main au cours de l'été, se déroulait à l'école primaire de Beslan, en République russe d'Ossétie du Nord, marquant une fois encore une « première fois » insurpassée dans l'horreur (en tout cas, une « première fois » ainsi médiatisée, à l'exacte mesure où le conflit tchéchène avait, lui, été frappé d'invisibilité, tenu dans l'ombre, c'est-à-dire dénié d'existence dans l'espace public, par ces mêmes médias), partageant irréversiblement ces classes en deux camps, en plus d'un camp, touchant à jamais tous les enfants, ceux qui périrent comme les survivants, morts eux aussi d'une autre façon ce jour-là, leur tout premier jour d'école. « *Les enseignements de la culture* », quel sens cela aurait-il pour eux? que feront-ils de ces mots? et nous?

Ginette Michaud

1. Il s'agit du texte « La mort de Jacques Derrida », paru dans *Le Devoir*, lundi 18 octobre 2004, qui était parvenu à la rédaction dès le jeudi 14 octobre. Ce genre de décalage si coutumier, si désinvolte, si courant au Québec, où la philosophie a l'importance que l'on sait dans la « culture », on ne devrait sans doute même pas le remarquer, ni en souffrir. Ce n'est hélas pas le cas.



Pierre Granche, *Un espace pour une verticale, une horizontale et une oblique...*, 1985. Construction de carton gypse, bois et métal dans un espace de 19,5 × 13,8 m. Courtoisie CIAC (Centre international d'art contemporain de Montréal)

« Dans la foulée des grandes expositions estivales, l'art actuel a bien voulu à son tour s'installer sur la place publique. L'intérêt grandissant pour l'art actuel a fait de cette manifestation un lieu passablement fréquenté durant tout l'été. Pendant cent jours, nous avons pu voir une trentaine d'artistes, venant de diverses provinces, dans un vaste espace aménagé et offert gracieusement par la Place du Parc au Complexe La Cité. [...] Le regroupement de ces artistes fut présenté sous le thème de l'installation. [...] La notion d'installation semble ainsi incapable d'articuler les transformations historiques à l'intérieur de la pratique qui s'accomplit depuis une dizaine d'années. Même si nous admettons que le terme d'installation permet d'ouvrir les dimensions complexes de l'art contemporain, nous réalisons aussi qu'il risque de réduire les singularités des pratiques artistiques à des considérations trop générales. [...] Entre les architectures disséminées de Pierre Granche et la scène refoulée de Noël Harding, pourtant à quelques mètres de distance, il y a un champ théorique qui les sépare complètement » (Gaston St-Pierre, « Histoire et installation », critique de l'événement *Aurora Boréalis*, Les Cent jours d'art contemporain, de juin à septembre 1985).



Raymonde April, *Debout sur le rivage*, 1984, 100 × 100 cm, extrait d'une suite de 9 épreuves argentiques

« La séquence [formant *Debout sur le rivage*] est composée de neuf épreuves et présente en alternance cinq portraits et quatre paysages. Les paysages, sans continuité, sont vus à travers une vitre qui laisse quelques traces dans l'image. Paroi transparente mais aussi filtre pour le regard. Quant aux portraits, ils montrent des têtes enveloppées dans des matériaux plus ou moins translucides qui déforment, imagine-t-on, ce que voient les personnages. Donc, se trouve ici étalé, dans une séquence syncopée, ce qui est de part et d'autre d'une surface : le regard modifié par la matérialité de cette surface et le spectacle qui apparaît à travers le plan transparent qui transforme le monde qu'il donne à voir. Vitre et voile, transparence interrompue et paroi diaphane, qui figurent ici le lieu même de la photographie. La surface du papier, entre l'acte et l'image, mais comme un entre-deux où travaille l'inconscient. Un lieu où l'inconscient se loge comme ce qui permet à tout le corps de passer dans le regard. Ainsi parle la passion » (René Payant, « L'étrange vérité de la photographie », critique de l'exposition *Voyage dans le monde des choses*, Musée d'art contemporain, du 29 mars au 18 mai 1986).

SPIRALE N° 62